

Droguet

(15)

classé en
C. 48

PROPOSITIONS

N.º 127.

Sur les préceptes d'Hygiène navale à observer sous les Tropiques du Cancer, du Capricorne, sous la Zône torride, et sur l'Acclimatement des Européens à Saint-Domingue et aux Antilles ;

Présentées et soutenues à l'Ecole de Médecine de Paris, le 27 août 1806, conformément aux dispositions de l'article XI de la loi du 19 ventose an 11,

PAR MARC-JULIEN DROGUET,

Chirurgien de première classe entretenu de la Marine.

*Medicinam quicumque vult rectè consequi, hæc faciat oportet :
Cum ad urbem sibi ignotam pervenerit, hunc ejus situm considerare oportet, quomodò et ad ventos et ad solis ortum jaceat, etc.*

HIPP., de aere, aquis et locis, cap I.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de l'Ecole de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, N.º 13.

1806.

PRÉSIDENT,
M. BOURDIER.

EXAMINATEURS,
MM. SUE.

PETIT-RADEL.

DESGENETTES.

DUMÉRIL.

DEJUSSIEU.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

PLUCS

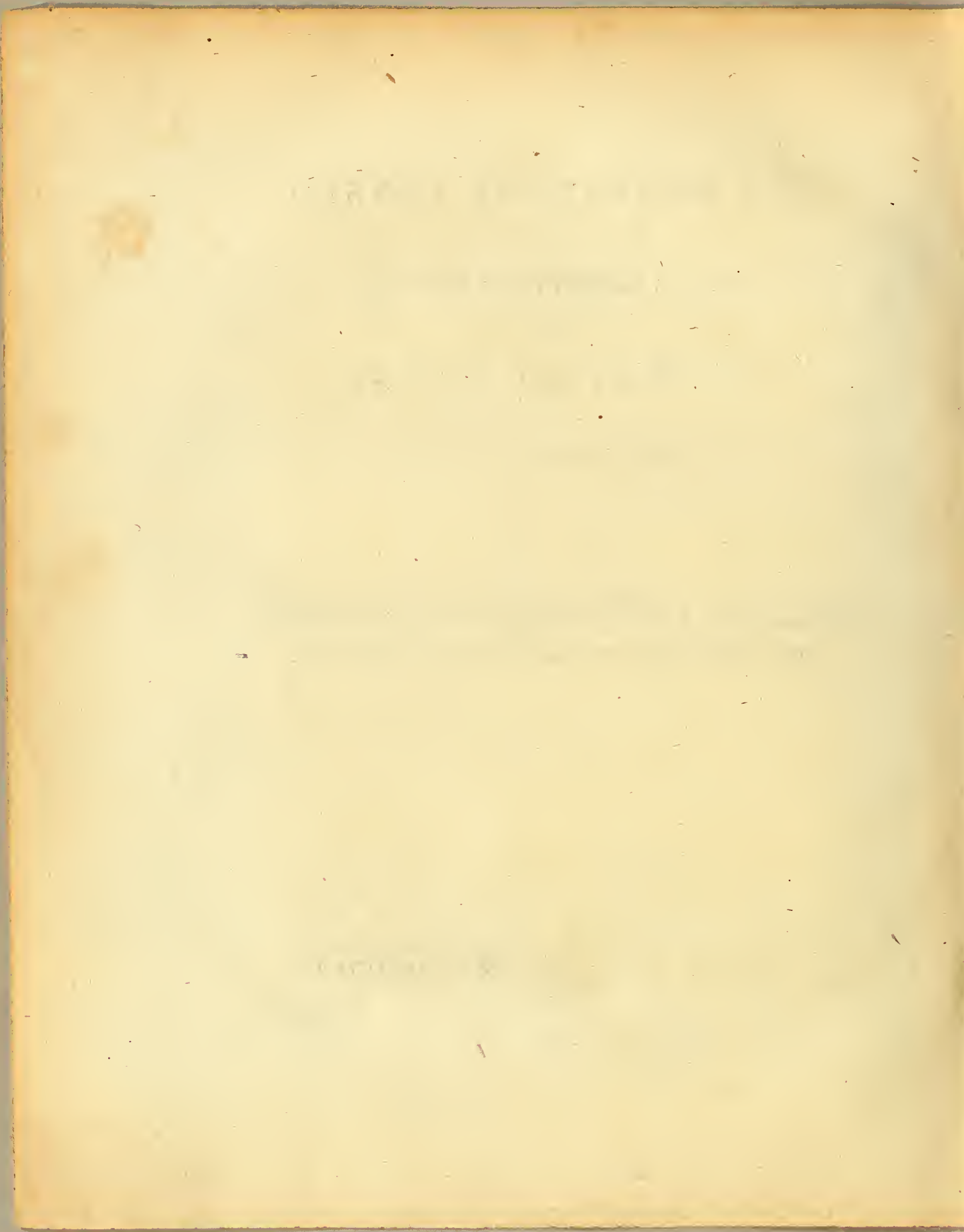
AUX MEMBRES DU CONSEIL

DE SALUBRITÉ NAVALE,

AU PORT DE BREST,

*Comme un faible hommage de mon profond
respect et de ma reconnaissance sans bornes.*

M. J. DROGUET.



PROPOSITIONS

Sur les préceptes d'Hygiène navale à observer sous les Tropiques du Cancer, du Capricorne, sous la Zone torride, et sur l'Acclimatement des Européens à Saint-Domingue et aux Antilles.

A R T. I.^{er}

Aux maladies des autres climats se joignent encore quelques maladies très-pernicieuses, qui n'épargnent presque aucun de ceux qui arrivent dans les colonies d'Amérique.

I I.

L'élévation de la température entre les tropiques et sous la zone torride influe singulièrement sur tous les êtres qui y sont soumis depuis peu et pour la première fois.

I I I.

Elle opère un changement subit qui prédispose l'Européen aux maladies des nouveaux climats qu'il va habiter.

I V.

Les non-acclimatés sortant d'un pays froid et se rendant promptement à un des tropiques, sont sujets à de fortes transpirations.

V.

Cette diaphorèse augmente progressivement, et devient très-fatigante, surtout pendant la nuit.

V I.

Dans cette région, les matins commencent à être incommodés, leur appétit diminue, la constipation se déclare, leur sommeil est interrompu; ils ne peuvent plus dormir dans le faux-pont ni dans la cambuse, où la chaleur est trop forte, et où l'air n'est pas assez renouvelé.

V I I.

Alors paraissent des éruptions de différente nature : l'érysipèle et le phlegmon ont également lieu. Les malades perdent leur gaieté, cherchent à s'étendre à l'ombre ou dans leurs lits; l'altération devient considérable, et les porte à boire abondamment d'une eau qui déjà commence à s'altérer. La langue se couvre spontanément d'un limon jaunâtre.

V I I I.

Des affections gastriques ne tardent point alors à se déclarer, et font désirer ardemment aux malades l'usage des acides. Cependant, on doit être réservé sur leur emploi, car la débilité de l'organe digestif commence déjà à se faire sentir. Dès qu'on a procuré quelques évacuations par l'ipécacuanha, ou le tartre stibié, et par les lavemens, il faut revenir bientôt aux fortifiants, aux bons bouillons, aux vins généreux, surtout ceux de Bordeaux, moyens simples qui doivent former la base du traitement.

I X.

Une attention que le médecin ne doit jamais perdre de vue, c'est d'obtenir du capitaine, pour l'intérêt de l'équipage et le salut des

(7)

malades, la permission de placer l'hôpital dans la batterie de 18, où l'air circule plus librement.

X.

Cinglant vers les pays chauds et sur le point d'arriver dans les colonies, on voit fréquemment paraître sur la superficie du corps des éruptions de toute espèce, des gales, des dartres, des ébullitions; il survient aussi des inflammations, telles qu'ophtalmies et angines. La gonorrhée qui avait cessé de couler en Europe, et dont le malade se croyait guéri, reparaît quelquefois. Des bubons vénériens et des chancres mal traités se renouvellent avec des pustules de même nature.

X I.

Arrivé dans les colonies, le médecin a besoin de toute la sagacité et de la prudence d'un vieux praticien, pour prescrire aux marins la conduite qu'ils doivent tenir et le nouveau régime qu'ils doivent adopter.

X I I.

Il doit s'assurer de la nature du sol, de celle des eaux; étudier la topographie du lieu, et principalement celle des hôpitaux, dont le séjour devient si fréquemment le tombeau des Européens.

X I I I.

Arrivé au mouillage, le commandant, de concert avec le médecin, doit choisir de préférence (toutes choses égales d'ailleurs) l'endroit où il y a plus de fond, et où la mer découvre le moins. Il doit éviter de se faire abriter par les montagnes, où il serait privé de la fraîcheur des brises. Le point essentiel, est de s'assurer s'il existe à terre des maladies contagieuses: dans ce dernier cas, toute communication doit être interdite avec l'endroit infecté.

X I V.

Relativement aux malades qui existent à bord, le médecin doit voir s'il y a place dans les hôpitaux ; s'ils peuvent y être traités convenablement et sans danger : dans le cas contraire, il doit prendre le parti suivant :

X V.

Il établira un hôpital ambulant sur l'endroit le plus élevé de la grève, ou encore mieux, sur un morne voisin bien aéré, exposé aux brises de la mer. A cet effet, il tirera du vaisseau tous les secours qui seront en son pouvoir, tels que vin, pain, riz, pruneaux, oseille confite, choux-crontes, tablettes à bouillon, alimens préférables à ceux du pays, auxquels l'Européen n'est point encore accoutumé. Il fera faire la cuisine des malades par des hommes de l'équipage ; l'inspection de la pharmacie et la visite des marins confiés à ses soins lui seront exclusivement réservées.

X V I.

L'hôpital sera construit de manière que les toiles qui en forment les parties latérales pourront, à volonté, s'élever et s'abaisser. Dès que la brise du large diminuera, on baissera la toile, pour garantir les malades de la fraîcheur et de l'humidité des nuits. Le lendemain vers les dix heures, lorsque la brise du large recommence, on lève les toiles pour établir un courant d'air qui rafraîchit les malades et leur procure un soulagement marqué. L'asile des malades ainsi distribué, exempt des émanations qui entourent ordinairement les hôpitaux, est, pour les marins, d'autant plus salutaire, qu'il est près de la mer, dont la vue seule leur plait et les distrait.

X V I I.

L'hôpital installé, il reste au médecin à remplir une tâche aussi difficile qu'importante, l'hygiène du vaisseau. Il se concertera avec

le commandant pour que la propreté soit maintenue dans tous les points du bâtiment. Il fera laver tous les jours les ponts, les gailards, ouvrir les écoutilles et sabords ; renouveler, quand il paraîtra convenable, l'eau de la sentine ; introduire de l'eau dans la cale, si le vaisseau n'en fait pas ; fera pomper, pour s'assurer si l'eau qui sort est très-fétide ; fera laver les hardes des marins, les obligera à se nettoyer, à se baigner aux heures convenables, ayant eu soin auparavant de s'assurer qu'il n'existe pas de requins dans la rade ou la baie où le vaisseau est mouillé. Il aura soin que le vaisseau soit bien tenté pendant la chaleur du jour. Il ne négligera pas le parfum de *Guyton de Morveau*, reconnu si utile. Il empêchera que personne ne se couche sur le pont, et ne s'expose aux rayons brûlans du soleil, habitude ordinaire des troupes. Il défendra de laisser les marins descendre à terre à d'autres heures que celles du matin ou du soir, à moins que le service n'en ordonne autrement. Enfin, il doit leur mettre sous les yeux combien peut leur être dangereuse la grande altération qui les porte à faire abondamment usage de l'eau et des limonades du pays, ainsi que des fruits acides. Il leur prescrira aussi des frictions sèches sur le corps, de se couvrir la poitrine, de ne pas rester la tête nue, surtout le soir ; il leur défendra également de ne pas se mouiller les pieds, pendant ou après la chaleur, crainte d'une prompte répercussion de transpiration, ou même du tétanos.

X V I I I.

S'il est des circonstances où l'on doit augmenter la ration de vin de l'équipage, c'est surtout dans les pays chauds ; mais il arrive malheureusement qu'au lieu de pouvoir l'accroître, on est obligé de la diminuer. Dans ce dernier cas, on donne ordinairement du rhum ou de l'eau-de-vie en remplacement. Il faut alors prescrire aux marins d'étendre ce spiritueux dans beaucoup d'eau, ce qui rend cette boisson moins mal-faisante.

X I X.

Heureux les Européens qui arrivent aux colonies dans un temps où la température est moins brûlante, et où les maladies contagieuses ne sont point en pleine activité !

X X.

L'expérience prouve évidemment qu'il est des circonstances et des momens favorables pour se familiariser avec ces climats, les plus mal-sains et les plus meurtriers. Souvent la maladie ne se déclare et ne sévit avec violence que par le concours de plusieurs causes; les temps, les saisons, les lieux, le tempérament, la manière d'être et d'exister, sont autant de raisons qui influent sur son développement.

X X I.

La chaleur excessive du jour doit toujours être évitée; elle détermine des affections funestes, quelquefois mortelles.

X X I I.

La fraîcheur des nuits n'est pas moins dangereuse.

X X I I I.

Il est donc de rigueur d'éviter également ces deux extrêmes. On doit aussi se garantir de l'intempérie des saisons et de l'influence de tous les lieux.

X X I V.

On ne peut être indifférent sur le choix des alimens et des boissons; leur quantité, leur qualité et le moment d'en user, doivent être déterminés.

X X V.

Dans les maladies contagieuses, l'isolement est d'autant plus né-

cessaire pour le nouveau débarqué, qu'il peut se soustraire à ce fléau, en se familiarisant avec le climat et les habitudes du pays, dont il a un besoin indispensable.

X X V I.

Il est nécessaire d'établir les demeures des nouveaux débarqués sur des lieux élevés. En suivant ce précepte, on imite en cela la nature, qui, dans toutes ses productions, plaçant le remède à côté du mal, semble ménager, de distance en distance dans ces contrées, des mornes nombreux pour préserver les habitans de l'influence et de l'infection des lieux environnans.

X X V I I.

Les lacs et les rivières, les plaines nouvellement défrichées, les bas-fonds, lieux toujours humides, sont, pour les non-acclimatés, des voisinages souvent dangereux, s'ils ne sont pas mortels.

X X V I I I.

La tranquillité d'esprit et de corps est d'une indispensable nécessité.

X X I X.

Les travaux de l'esprit poussés trop loin, l'imagination trop longtemps étendue, ne peuvent se soutenir dans ces climats, où l'état de l'atmosphère relâche tous les organes, et tend à affaiblir l'exercice des fonctions intellectuelles.

X X X.

Les travaux du corps, s'ils ne sont pas excessifs, loin de nuire, sont utiles; mais il faut les éviter pendant le fort de la chaleur.

X X X I.

Il faut éviter de passer les nuits sans goûter les douceurs du

sommeil. Ce temps doit être consacré au repos, afin de réparer les pertes continuelles.

X X X I I.

Il est très-dangereux de coucher sur la terre, surtout quand elle est humide ; on y passerait à peine impunément une nuit entière, pour peu que l'on fût prédisposé à une affection morbifique : des douleurs rhumatismales, des affections aux yeux, ou même le tétanos, en seraient des suites trop certaines.

X X X I I I.

Les excès en tous genres sont très-dangereux ; il faut s'abstenir de ceux de la table.

X X X I V.

La mélancolie est une affection funeste. Il arrive souvent que l'Européen allant chercher dans des pays lointains une fortune à laquelle il aspirait, se voyant déchu de son espoir, s'efforce de trouver dans les liqueurs spiritueuses du pays un remède à ses chagrins ; mais cet infortuné n'y trouve, au contraire, qu'un poison qui achève de le consumer.

X X X V.

Vénus n'est pas plus favorable que Bacchus ; elle n'épargne point ses sacrificateurs, et il vaut mieux la négliger que de s'y livrer avec indiscretion.

X X X V I.

Les fruits d'Amérique sont d'autant plus dangereux, qu'ils joignent à leur abondance une saveur agréable ; celui qui en mésuse n'est pas long-temps sans en ressentir les funestes effets ; ils dérangent la digestion, donnent naissance à la plupart des maladies du bas-ventre, tels que maux d'estomac, *cholera-morbus*, diar-

riée : étant tout acides ou mucilagineux, ils ne peuvent manquer d'occasionner les accidens que je viens de citer.

X X X V I I.

L'utilité des bains locaux et entiers est généralement reconnue; mais il ne faut pas les prendre trop chauds ni y rester trop long-temps, autrement ils deviendraient débilitans: ils ouvrent les pores de la peau, favorisent la transpiration si utile dans ces climats, entretiennent le jeu des solides, empêchent la stase des liquides; en conservant ainsi un juste équilibre entre ces deux puissances, ils concourent efficacement à la santé de celui qui en fait usage.

X X X V I I I.

Les évacuations stercorales doivent être favorisées, et même sollicitées, quand elles cessent d'être régulières; aussi importe-t-il de prendre de temps à autre quelques lavemens simples, quelquefois mucilagineux ou aiguisés, suivant les circonstances. Cette pratique me paraît d'autant plus utile, que la constipation est une des premières incommodités qui affligent le marin ou le soldat français, entre les tropiques ou à son arrivée aux colonies.

X X X I X.

Si le marin français est souvent dans l'impossibilité de changer de linge toutes les fois qu'il est imbibé de sueur, du moins ne doit-il pas le conserver sale; négligence impardonnable qui, s'opposant à la transpiration, amène bientôt le désordre dans les autres fonctions. Il serait à désirer que les militaires eussent, à ce sujet, double ordonnance.

X L.

L'usage modéré du vin est utile. L'eau vineuse est une des boissons les plus salutaires; elle fait une excellente tisane dans

la plupart des maladies : elle tempère la soif, soutient le ton de l'estomac, entretient la transpiration, au lieu que les limonades jettent dans l'abattement ceux qui en font un usage habituelle.

X L I.

Le café, production indigène, est utile, surtout aux colons, qui en font un fréquent usage, et dont ils se passeraient difficilement : il facilite la digestion, procure la gaieté, éloigne l'accablement que produit le climat et l'état de l'atmosphère, les rend propres au travail, et leur fait chérir la vie qu'ils mènent au milieu de ces contrées brûlantes. Il est aussi un bon anti-scorbutique.

X L I I.

Dans le régime qui doit être suivi aux colonies, les liqueurs spiritueuses ne seront point entièrement bannies ; tout dépend de leur administration, et surtout de leur qualité. Le rhum ou tafia, qui en fait la majeure partie, doit être vieux, et ne pas être bu pur. Etendu dans un véhicule approprié, il est un bon excitant, et il serait à désirer qu'on pût toujours en mettre dans l'eau des marins.

X L I I I.

La gaieté, toujours salutaire, est absolument nécessaire dans les pays embrasés, et on ne doit rien épargner pour la faire naître, l'exciter et l'entretenir.

X L I V.

L'exercice modéré, proportionné aux forces, est des plus utiles ; mais il a ses momens d'élection pour en jouir avec fruit. Le matin, lorsqu'il fait encore frais, et le soir, quand la brise du large a tempéré la chaleur excessive du jour, sont les heures favorables pour les promenades et les différens travaux.

X L V.

Que n'envoie-t-on dans ces climats inhospitaliers des hommes pris de préférence dans le midi de la France? ils auraient plus de chances en leur faveur. Par ce choix, le climat et les différens genres de maladies, toujours funestes aux non-acclimatés, moissonneraient moins de victimes; l'état y conserverait ses marins, ses soldats, et aurait moins de dépenses à faire.

X L V I.

L'eau des colonies est, en général, crue, saumâtre, chargée de sel marin calcaire, de sélénite; elle est lourde à l'estomac, engendre les maladies chroniques, comme obstructions, fièvres lentes, dévoiement. Pour lui enlever ses mauvaises qualités, on corrigera sa crudité par des acides, des liqueurs alcoolisées. L'ébullition, surtout le filtre, la rendront moins dangereuse.

X L V I I.

Les limonades, les orangeades, ne doivent être prises qu'en petite quantité, à moins qu'elles ne soient alcoolisées, autrement elles seraient dangereuses.

X L V I I I.

Si l'isolement est nécessaire pour la plupart des hommes qui arrivent dans ces pays, combien n'est-on pas coupable de les accumuler quelquefois dans les vaisseaux, les hôpitaux, les casernes! Que les militaires soient cantonnés sur les moraes; qu'ils ne viennent dans les villes faire le service que par détachemens; telle est la conduite que doivent tenir leurs chefs.

X L I X.

Il faut éviter d'arriver à l'époque de l'hivernage; temps extrêmement dangereux pour les personnes non-acclimatées.

L.

Le ventre doit être tenu libre par divers moyens; autrement, la diarrhée ou la dysenterie viendra remplacer cet état de constipation, et l'on sera encore heureux si une fièvre bilieuse de mauvais caractère ne se mêle pas de la partie.

L I.

Il est reconnu que la grande humidité dont l'air est surchargé dans les pays chauds prive cet élément de son élasticité ordinaire, occasionne conséquemment le relâchement et l'inertie des organes, amène la pléthore des humeurs séreuses. D'après ces principes, l'emploi des toniques pris dans les amers, et surtout le quinquina, n'est point à négliger pour entretenir les forces digestives.

L I I.

La terreur doit être bannie de l'ame de l'Européen, s'il veut s'acclimater. Les lâches sont sûrs d'être atteints de la maladie, et partout il leur est réservé de tomber les premières victimes du sort qu'ils redoutaient le plus.

L I I I.

L'excessive chaleur humide et pourrissante, l'air stagnant, les exhalaisons infectes, les passions tristes, concourent puissamment au développement, à l'aliment et à l'intensité des maladies contagieuses.

L I V.

La grande évaporation qui a constamment lieu dans les pays chauds, saturant l'atmosphère d'une humidité continuelle, doit être reconnue par les médecins instruits et les vrais physiologistes pour la cause principale de la plupart des maladies qui désolent ces contrées. Les rayons du soleil, la puissance dissolvante de l'air,

les vents, sont les trois agens qui, pendant le fort de la chaleur, divisent, volatilisent les parties de l'eau, qui, ainsi répandue dans l'atmosphère sous la forme de gaz, se rapproche, se condense, et forme pendant la nuit des nuages qui, en tombant sur la terre, fournissent ces rosées abondantes qui rendent la fraîcheur et l'humidité si funestes aux non-acclimatés.

L V.

Le médecin qui, par de sages conseils, un régime de vie bien ordonné, une police médicale rigoureusement établie, prévient le développement des maladies contagieuses, jouit d'un triomphe plus beau, que lorsqu'il est condamné à en combattre les funestes effets. Dans ce dernier cas, son art est quelquefois impuissant, et, malgré le traitement le mieux conçu et le plus fidèlement exécuté, il n'est que trop souvent le triste spectateur des victimes qu'il ne peut arracher à une mort certaine.

Heureux si mes faibles idées sur cette partie de l'hygiène, fruit de mes nombreux voyages, peuvent être agréées de la célèbre Ecole à laquelle j'ai l'honneur de les soumettre!

E806
D784 p
1-SIZE

11-159

(18)

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Lassitudines sponte abortæ morbos prænuntiant. *Sect. II, aph. 5.*

II.

Nigræ dejectiones, qualis sanguis niger, sponte prodeuntes et cum febre et citra febrem, pessimæ, et quò plures colores dejectionum pravi fuerint, eò pejus. A medicamento autem, melius est, quantò plures colores fuerint non pravi. *Sect. IV, aph. 21.*

III.

Sudores frigidi cum febre quidem acutâ aborti, mortem; cum mitiori autem, morbi longitudinem significant. *Ibid., aph. 37.*

IV.

In febribus acutis, convulsiones, et circa viscera dolores vehementes, malum. *Ibid., aph. 66.*

V.

In febribus, à somno pavores aut convulsiones, malo sunt. *Ibid., aph. 67.*

VI.

Ex sanguinis profluvio deliratio, aut convulsio, malo est. *Sect. VII, aph. 9.*

